



PALAIS DE LA PORTE DORÉE

Voix panafricaines à Paris (1920-1950)

De la Voix des Nègres à Présence africaine

Sarah Frioux-Salgas

DANS **HOMMES & MIGRATIONS** 2021/1 n° 1332, PAGES 135 À 141

ÉDITIONS **MUSÉE DE L'HISTOIRE DE L'IMMIGRATION**

ISSN 1142-852X

ISBN 9782919040544

DOI 10.4000/hommesmigrations.12273

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-hommes-et-migrations-2021-1-page-135?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Musée de l'histoire de l'immigration.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Voix panafricaines à Paris (1920-1950)

De la Voix des Nègres à Présence africaine

Sarah Frioux-Salgas



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/12273>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.12273

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2021

Pagination : 135-141

ISBN : 978-2-919040-54-4

ISSN : 1142-852X

Distribution électronique Cairn



CHERCHER, REPÉRER, AVANCER.

Référence électronique

Sarah Frioux-Salgas, « Voix panafricaines à Paris (1920-1950) », *Hommes & migrations* [En ligne], 1332 | 2021, mis en ligne le 01 janvier 2024, consulté le 26 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/12273> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.12273>

Tous droits réservés

Voix panafricaines à Paris (1920-1950)

De *La Voix des Nègres* à *Présence africaine*

Sarah Frioux-Salgas,

responsable des archives au musée du quai Branly-Jacques Chirac.

De l'entre-deux-guerres aux Indépendances, les créations de revues panafricaines se sont multipliées à Paris, à l'instar de *La revue du monde noir*, de *L'Étudiant noir* ou de *Présence africaine*. De Paulette Nardal à Alioune Diop en passant par Lamine Senghor ou Aimé Césaire, la capitale de l'Empire colonial français constitue alors le lieu de rencontre des intellectuels noirs. En créant leurs propres organes de diffusion, ils constituent autant d'espaces de parole où s'élabore un discours anticolonial fondé sur la promotion des cultures africaines.

Des années 1920 aux années 1950, à Paris, les membres la diaspora africaine se croisent sans pour autant former un groupe homogène¹. Les expériences sociales, politiques et historiques de chacun donnent lieu à des discours idéologiques différents issus des échanges entre les Noirs d'Afrique, d'Amérique et d'Europe et constituent une culture noire plurielle transnationale²: le panafricanisme, les mouvements littéraires du *New Negro* ou de la négritude en sont des illustrations. Certains sont anticolonialistes, d'autres défendent l'égalité des droits ou réclament une reconnaissance culturelle. L'envers du décor de la célèbre «vogue nègre», symbolisée par Joséphine Baker, les expositions d'arts primitifs ou coloniaux, se caractérise par les activités de militants, d'écrivains, d'étudiants, d'artistes, de journalistes, d'avocats, d'ouvriers... venus des colonies et d'Amérique qui feront de la capitale l'un des hauts lieux de l'histoire du panafricanisme du XX^e siècle³.

Dès 1919, en marge de la conférence de la paix, c'est à Paris, au Grand Hôtel du boulevard des Capucines, que le sociologue W. E. B. Du Bois⁴, fondateur aux États-Unis de la NAACP (Association nationale

1. Cette réalité ne concerne évidemment pas uniquement la période qui m'intéresse sachant que la présence d'une diaspora dans une capitale est de fait plurielle.

2. Paul Gilroy, *L'Atlantique noir. Modernité et double conscience*, Paris, éd. Kargo, 2003, réédition chez l'éditeur Amsterdam en 2010.

3. À ce propos, voir les ouvrages de Philippe Dewitte, *Les mouvements nègres en France, 1919-1939*, Paris, L'Harmattan, 1985; Edward Brent Hayes, *The Practice of Diaspora: Literature, Translation, and Rise of Black Internationalism*, Cambridge, Harvard University Press, 2003; Dominic Thomas, *Black France: Colonialism, Immigration, and Transnationalism*, Bloomington, Indiana University Press, 2007; Michael Goebel, *Paris, capitale du tiers monde. Comment est née la révolution anticoloniale (1919-1939)*, Paris, La Découverte, 2017.

4. W. E. B. Du Bois est l'auteur d'un des ouvrages majeurs sur la condition des Noirs américains au début du XX^e siècle: *Les âmes du peuple noir* publié en 1903.

pour le progrès des gens de couleur), décide d'organiser le 1^{er} congrès panafricain. Ce congrès rassemble alors 57 délégués venus de 15 pays: «Aussitôt après l'armistice vint un changement inattendu dans mon programme de vie [...] le Comité de direction me demanda d'aller en France afin d'enquêter sur le traitement des soldats noirs et de dresser et de compléter un compte rendu historique de leur participation dans la guerre. Déjà, un certain nombre de Noirs et moi-même aux États-Unis avions parlé de l'opportunité de faire représenter d'une façon ou d'une autre à la conférence de la paix les Noirs d'Amérique et du monde entier. [...] Ainsi, sans préméditation, je fus projeté en contact direct avec ce que par la suite je compris être le nœud véritable du problème de mon époque: à savoir la vaste entreprise d'exploitation de la main-d'œuvre et des matières premières des peuples de couleur par l'Europe blanche pour sa propre richesse et son propre pouvoir⁶.»

Si ce rassemblement fut un symbole important dans l'histoire du panafricanisme, il n'eut pas d'impact politique. La présence des États colonisateurs au congrès empêcha d'aborder les problèmes fondamentaux de la colonisation: le droit des Africains ou encore l'Indépendance. Cet événement ponctuel inaugure le développement dans la capitale de multiples activités liées aux conditions des colonisés. Des associations se fondent et diffusent leurs idées en créant des périodiques. Qu'elles soient culturelles ou politiques, toutes ces associations avaient pour ambition de créer des passerelles entre les Noirs, qu'ils soient Haïtiens, Malgaches, Antillais, Américains, Africains, qu'ils résident en métropole ou dans les colonies. En 1927, Lamine Senghor, militant communiste sénégalais⁶, rappelle la nécessité de s'unir dans les éditos de deux journaux qu'il dirigea successivement: *La Voix des Nègres* (1927) et *La Race nègre* (1927-1931), hébergés au 43, rue de Simphon dans le 18^e arrondissement. Dans le premier éditto, il s'adresse «À tous nos frères! À tous les Nègres du Monde! À tous les humanitaires du monde! À tous ceux qui s'intéressent à la race nègre!»

La naissance d'une presse militante africaine en France

C'est dans ce même numéro de janvier 1927 que Lamine Senghor marque le premier jalon de la négritude: «Qu'est-ce que le Comité de la race nègre? C'est une organisation universelle de toute la jeunesse nègre qui aspire à se sacrifier pour la libération de la

race toute entière. Vous savez que la race nègre a été la plus humiliée de la terre; sur cette race, tous les impérialistes du monde ont droit de vie et de mort. Cependant, nous affrontons la lutte pour arracher notre égalité avec ces races qui prétendent être supérieures à nous parce qu'ils ont la peau blanche ou le cerveau meilleur [...]. Les jeunesses de CDRN se sont fait un devoir de ramasser ce nom pour en faire un symbole. Ce nom est celui de notre race. [...] Nous voulons imposer le respect dû à notre race, ainsi que son égalité avec toutes les races du monde, ce qui est son droit et notre devoir, et nous nous appelons nègre.»

Dans le second, intitulé «Debout les Nègres», Senghor continue sa démonstration en dénonçant les clichés et en affirmant le caractère universel de son association: «À ceux qui ne voulaient pas que notre mouvement de Défense de la Race Nègre soit universel; à ceux qui voudraient faire de nous un groupe de danseurs de "Charleston" et d'autres danses exotiques. [...] Les fils d'Afrique, vraiment dignes de la race nègre, leur ont flanqué une gifle magistrale par la fondation officielle de la "Ligue universelle de Défense de la Race Nègre" [...].»

Certains articles de ces journaux, diffusés dans les colonies par les marins de Marseille ou du Havre, sont rédigés en langue vernaculaire. *Le Cri des Nègres* (1931-1936) «organe mensuel des travailleurs nègres», édité au 33, rue de la Grange-aux-Belles par les rotatives de la CGTU⁷, publiée par exemple en 1934 un article en français et en malgache: «Un pays qui se meurt» et «Ny Fahatesan' io tany io!».

À la même époque, la CGTU prend en charge l'impression⁸ de la version française de *The Negro Worker*, dirigé par le militant communiste africain-américain James Ford et édité par l'Internationale syndicale rouge (ISR), à laquelle le syndicat français

5. W. E. B. Du Bois, *Pénombre de l'aube*, Paris, Vendémiaire, 2020, pp. 280-281. Première traduction en français de *Dusk of Dawn: An Essay Toward an Autobiography of the Race Concept* publié en 1940.

6. Lamine Senghor, *La violation d'un pays et autres écrits anticolonialistes*, présenté par David Murphy, Paris, L'Harmattan, 2012.

7. La CGTU a une histoire brève: née difficilement en 1921-1922 d'une scission de la CGT, elle disparaît en mars 1936 dans la réunification syndicale qui accompagne le Front populaire.

8. Certaines imprimeries spécialisées publièrent de nombreux tracts et journaux de militants coloniaux. Par exemple, une imprimerie de Courbevoie imprima entre 1925 et 1931 des journaux clandestins indiens, arabes, mais aussi certains numéros de *La Race nègre* et du *Cri des nègres*.

était également affilié. Le premier numéro de *L'ouvrier nègre* est publié en septembre 1928. Ce bulletin régulier, qui établissait des liens entre ouvriers d'Afrique, ceux des Caraïbes et d'Europe, était illégal dans la plupart des colonies africaines. Ce journal était l'organe de l'International Trade Union Committee of Negro Workers fondée le 31 juillet 1928. Cette organisation, qui devait permettre aux communistes de remplir leur responsabilité sur la question noire, était dirigée par James Ford et le Trinidadien Georges Padmore. Elle devait travailler avec les partis communistes, sous la direction de l'Internationale syndicale rouge et de l'Internationale communiste. L'historien Hakim Adi⁹ estime que le peu de ressources que l'organisation perçue du Komintern limita son influence. Son comité rassemblait 17 membres représentants des États-Unis, de la Guadeloupe, de la Martinique, de Cuba, d'Afrique du Sud, d'Haïti, d'Afrique occidentale française et d'Afrique équatoriale française, des colonies anglaises, portugaises et belges et du Liberia. En Afrique, cette organisation mettait l'accent sur le développement des liens entre les mouvements ouvriers, mais aussi avec les mouvements anticoloniaux, notamment en Afrique de l'Ouest et en Afrique du Sud. C'est en juillet 1930 à Hambourg, suite à la première conférence de l'International Trade Union Committee of Negro Workers, qu'est créé le Comité syndical international des ouvriers nègres, antenne française de cette organisation, dont le siège était à Hambourg, où était déjà localisée une antenne du Komintern. Cette presse militante francophone dénonçait donc à la fois le racisme, la colonisation, la situation des Noirs américains, mais également l'impérialisme européen et ses conséquences sociales.

Paris, laboratoire politique de la lutte anticoloniale

Les initiatives de certains de ces militants pouvaient prendre des formes originales et audacieuses. En 1930, le médecin haïtien Léo Sajous, le militant-étudiant soudanais (Mali actuel) Tiemoko Garan Kouyaté, l'avocat guadeloupéen André Béton et l'ingénieur sénégalais Émile Faure essayèrent de réaliser un projet pédagogique et social en fondant le « Comité universel de l'Institut nègre de Paris ». Cet institut devait ouvrir au 96, boulevard de Ménilmontant dans le 20^e arrondissement avec les objectifs suivants : « *L'Institut nègre de Paris étant destiné à donner une éducation intellectuelle, professionnelle et artistique*

► **Panafricanisme ou communisme ? La prochaine lutte pour l'Afrique** de Georges Padmore, éd. Présence Africaine, 1960. © Éditions Présence Africaine.
© Bnf ID/Cote 8-03-1873.

*aux Nègres de toutes nationalités*¹⁰. ». Les fondateurs précisaient également que ce lieu « *comprendrait une bibliothèque, une école professionnelle, une salle de lecture, une salle de réunion, une salle de jeux, etc.* À

9. « Panafricanisme et communisme : entretien avec Hakim Adi » publié dans la revue *Périodes*, 2017. URL : <http://revueperiode.net/panafricanisme-et-communisme-entretien-avec-hakim-adi/>.

10. Lorsque les initiateurs de cet institut proposent de créer « *une école professionnelle* », on peut supposer qu'ils s'inspirèrent de l'Institut professionnel Tuskegee fondé aux États-Unis en 1881 par Booker Taliaferro Washington.

cet institut serait adjoint un foyer où les nègres nécessiteux de toutes nationalités trouveraient des chambres et une pension de famille à prix très réduit. On ignore si cette institution vit le jour, mais le projet en lui-même illustre une période où Paris était un laboratoire politique animé par des militants et des intellectuels noirs du monde entier. En 1933, c'est dans la capitale française que le communiste trinitarien Georges Padmore, ancien secrétaire syndical du Comité syndical nègre de Hambourg, se réfugie après son expulsion de l'Allemagne nazie. Il envisage alors avec son ami Tiemoko Garan Kouyaté d'organiser le Congrès mondial nègre. C'est à cette occasion qu'il rédige un manifeste qu'il conclut ainsi : « *Nos mots d'ordre sont : Congrès Mondial Nègre de 1935 ! Congrès d'affirmation de la conscience et de l'unité nègre ! Congrès de création de la Charte de la race nègre !* »

Le désir de construire l'« *unité nègre* » ne fut pas le seul fait des militants anticolonialistes et anti-impérialistes. En février 1928, c'est avec le slogan « *défendre nos colonies, c'est fortifier la France* » que Maurice Satineau lance son nouveau journal (5, rue Louis-Paul-Coutier dans le 7^e arrondissement), *La Dépêche africaine*, sous-titré « *Grand organe indépendant de correspondance entre les Noirs et d'études des questions politiques et économiques coloniales* » (1928-1932 et 1938). Il souhaite « *servir de trait d'union entre les Nègres d'Afrique, de Madagascar, des Antilles et d'Amérique* », réserver « *une large place aux mouvements intellectuels et artistiques des hommes de couleur* » et estime, par ailleurs, que « *les méthodes de colonisations des nations civilisées ne sont pas parfaites, mais la colonisation en soi est une œuvre nécessaire* ». René Maran, premier lauréat noir du Prix Goncourt en 1921, grâce à son ouvrage *Batouala*, mais aussi fondateur du journal *Les Continents* (1924), participe activement à ce journal.

Quelques années plus tard, en 1931, la Martiniquaise Paulette Nardal lance une publication culturelle bilingue français-anglais qui souhaitait défendre la reconnaissance d'un internationalisme noir : *La revue du monde noir* (1931-1932). Elle joua également un rôle de « *passeuse culturelle* » en mettant en relation les membres des diasporas noires présentes à Paris. Les écrivains Léopold Sédar Senghor, Aimé Césaire, René Maran, Countee Cullen... se retrouvaient dans le salon qu'elle animait à Clamart. Dans les six numéros qu'aura duré cette revue, les mondes noirs se croisent à travers des poèmes d'auteurs noirs-américains (Claude McKay et Langston Hughes), des essais sur l'art, le vaudou

haïtien ou la politique du Liberia... Cet inventaire de la richesse et de la diversité des cultures noires devait permettre de « *redonner à nos congénères la fierté d'appartenir à une race dont la civilisation est peut-être la plus ancienne au monde* » mais aussi de rejoindre la position des écrivains de la *Harlem Renaissance* qui « *expriment tranquillement leur être individuel à la peau noire et sans honte* ».

Enfin, la revue réunit au motif de l'émancipation des Noirs celui de l'émancipation féminine. Roberte Horth, une des six femmes qui participait à la revue, décrit dans sa nouvelle « *Histoire sans importance* » son désarroi de femme métisse dans la société métropolitaine : situation qui, selon Paulette Nardal, a participé à l'« *éveil de la conscience de race* » des collaboratrices de la revue. Les désirs exprimés par Paulette Nardal dans le numéro d'avril 1932 anticipent déjà l'idéologie de la négritude et précèdent celle de membres plus jeunes et plus radicaux de la revue qui s'exprimeront dans les éphémères *Légitime Défense* (1932) et *L'Étudiant noir* (1935).

C'est donc en juin 1932, toujours à Paris, que trois jeunes poètes martiniquais s'émancipent du projet éditorial *La revue du monde noir*, qui venait de cesser de paraître et qu'ils jugent trop consensuel, en participant à la sortie de l'unique numéro de *Légitime Défense*. Étienne Léro, Jules Marcel Monnerot et René Ménil, comme les autres signataires du manifeste inaugural de la revue, ont alors entre 22 et 25 ans et s'inscrivent à la fois dans les mouvements anticoloniaux communistes de la capitale évoqués précédemment et dans la mouvance surréaliste. Après avoir imaginé un autre avenir littéraire et politique pour les Antillais depuis la métropole, René Ménil et le couple formé par Suzanne et Aimé Césaire, tous devenus professeurs au lycée de Fort-de-France, décident de créer, avec Aristide Maugée et Lucie Thésée, une nouvelle revue : *Tropiques*¹¹.

¹¹. Elle paraît de 1941 à 1943, soumise à la censure du régime de Vichy. Interdite en mai 1943, elle reparait de février 1944, après le ralliement de la Martinique à la France libre, à 1945. Sur le contexte de parution de la revue, voir « *Entretien avec Aïme Césaire par Jacqueline Leiner* » et « *Pour une lecture critique de Tropiques* » de René Ménil, qui précèdent la réédition de *Tropiques* aux Éditions Jean-Michel Place en 1978. Et, à ce propos, à venir, Sarah Frioux-Salgas, « *De Fire!! à Tropiques*, la négritude dans un contexte panafricain. Revues en dialogue des années 1920 aux années 1940 », in *Sismographie des luttes*, Paris, Nouvelles éditions Place, 2021.

La création de la revue *Présence africaine*

À Paris, c'est après la Seconde Guerre mondiale qu'une revue va prendre en charge l'héritage politique, historique et intellectuel de la période foisonnante des années 1920-1930. En décembre 1947, une rumeur parmi les étudiants africains et antillais du quartier latin commence à se répandre: le Sénégalais Alioune Diop (1910-1980) a comme projet de créer une revue qui s'appellerait *Présence africaine*¹². En effet, en décembre, cette revue historique apparaît dans le champ éditorial français. Dans l'édito du premier numéro, « *Niam n'goura* ou les raisons d'être de *Présence africaine* », Alioune Diop présente les objectifs de la revue: « *publier des études africanistes sur la culture et la civilisation africaine [...] publier des textes africains [...] passer en revue des œuvres d'art ou de pensée concernant le monde noir [...]*. » Il crée un comité de rédaction essentiellement constitué d'intellectuels africains (Bernard Dadié, Mamadou Dia, Abdoulaye Sadi...) et rassemble un comité de soutien prestigieux (Jean-Paul Sartre, André Gide, Théodore Monod, Albert Camus, Emmanuel Mounier, Pierre Naville, Aimé Césaire, Léopold Sédar Senghor, Richard Wright, Georges Balandier, Michel Leiris, Paul Rivet...). En acceptant de constituer le comité de patronage de la revue et en publiant des textes sur la nature de leur engagement, ces personnalités firent de ce numéro inaugural un des premiers manifestes anticolonialistes et antiracistes de l'après-guerre. Il s'agissait pour eux d'accompagner et de soutenir la naissance d'une revue nécessaire:

« *L'idée remonte à 1942-1943. Nous étions à Paris un certain nombre d'étudiants d'Outre-mer [...] nous nous sommes groupés pour étudier la situation et les caractères qui nous définissaient nous-mêmes. Ni blanc, ni jaunes, ni noirs, incapables de revenir entièrement à nos traditions ou de nous assimiler à l'Europe, nous avons le sentiment de constituer une race nouvelle, mentalement métissée. [...] Des Déracinés? Nous en étions, dans la mesure précisément où nous n'avions pas encore pensé notre position dans le monde et nous abandonnions entre deux sociétés, sans signification reconnue dans l'une ou l'autre, étrangers à l'une comme à l'autre. Un tel état ne peut être toléré que si l'on s'est radicalement débarrassé du souci éthique. C'est parce que nous refusons de renoncer à la pensée que nous croyons à l'utilité de cette revue*¹³. »

Pendant la guerre, les étudiants d'Outre-mer se retrouvaient au 184, boulevard Saint-Germain. Leurs

► *Le Cri des Nègres*, Organe mensuel des Travailleurs nègres, n° 2, septembre 1931. © Centre des Archives d'Outre-mer (Aix-en-Provence), FRANOM/SLOTFOM/V/CRINEGRES, © Bnf ID/Cote JO-41334.

études terminées, beaucoup d'entre eux étaient bloqués à Paris. Le gouvernement de Vichy créa le Foyer des étudiants coloniaux pour leur permettre de se réunir. Ils disposaient d'une revue, *L'Étudiant de la France d'Outre-mer*, dans laquelle Alioune Diop et Léopold Sédar Senghor publièrent. Dès 1942, Alioune Diop y anima le cercle culturel des étudiants coloniaux de Paris pour réagir à l'exil culturel et social de ces

12. Sarah Frioux-Salgas (dir.), « *Présence africaine*. Les conditions noires: une généalogie des discours », in *Gradhiva*, n° 10, 2009.

13. Alioune Diop, « *Niam n'goura* ou les raisons d'être de *Présence africaine* », in *Présence africaine*, n° 1, 1947, pp. 7-14.

jeunes. Le poète sénégalais Birago Diop, se souvient : « Il m'y avait fait donner un soir de mai 1944 les lingués-baguettes, non pas pour chanter des Kassaks-initiatiques, mais pour une conférence sur les Contes, Légendes et Fables de l'Afrique de L'Ouest¹⁴. »

Alioune Diop avait pourtant initialement choisi Dakar pour fonder une revue culturelle africaine comparable à celles de la métropole. En 1946, il écrit à Michel Leiris : « Nous envisageons de créer une revue mensuelle "Découvertes" qui, organisée à la manière des grandes revues françaises, servirait de lieu de rencontre à des Africains et à des Européens. Des hommes de tendances diverses pourraient y discuter librement des problèmes du monde noir. Elle ne se rattacherait à aucune obédience littéraire ou philosophique¹⁵. »

Lorsqu'il envoie cette proposition à Michel Leiris, les deux hommes étaient déjà en relation depuis 1945. Avant son retour à Dakar¹⁶, Alioune Diop avait sollicité Michel Leiris, poète, mais aussi membre de la revue *Les Temps modernes*, en tant que spécialiste de l'Afrique. Il lui avait proposé d'intervenir devant le groupe culturel parisien « Rencontre avec l'Europe », constitué d'intellectuels d'Outre-mer, notamment le Malgache Jacques Rabemananjara et, le Sénégalais Léopold Sédar Senghor. Ces rencontres étaient destinées :

« -a/ examiner ce que certaines valeurs ont de trop limitatif – si trop spécifiquement européen – et à tenter de définir au regard des aspects de notre vision du monde (ex l'amour en Occident, le temps en Europe, ...)

b/ à permettre aux jeunes coloniaux à la fois de s'exprimer en tant que coloniaux (par ses poèmes, ses essais, des interprétations de l'histoire...) et définir les différents styles de vie exotiques

c/ à ménager les rencontres, au sens le plus spirituel du mot, entre certains penseurs et artistes (présentant des affinités assez marquées avec notre sensibilité puis avec des penseurs plus cartésiens et nous-mêmes)¹⁷. »

Le projet de revue ne verra donc pas le jour à Dakar mais à Paris, centre de l'empire colonial et de la « République mondiale des lettres¹⁸ » où Alioune Diop s'installe pour fonder une revue, une maison d'édition (1949), une librairie au 25 bis, rue des Écoles (1962) et organiser à la Sorbonne le 1^{er} Congrès des artistes et écrivains noirs (1956). *Présence africaine* s'inscrit ainsi dans une histoire politique et culturelle de la diaspora noire qui s'écrit dans la capitale depuis les années 1920.

Une passerelle entre les idées du « monde noir »

En 1946, lorsqu'Alioune Diop installe ses bureaux près du jardin du Luxembourg, 16, rue Henri-Barbusse, il décide d'ancrer l'Afrique dans le Quartier latin, centre de la vie intellectuelle française. L'installation définitive de l'entreprise culturelle *Présence africaine* (revue, maison d'édition, librairie) a lieu dans les années 1960 lorsqu'il ouvre des bureaux au 42, rue Descartes et une librairie au 25 bis, rue des Écoles. Pour le journaliste et poète béninois Paulin Joachim, ces rues du quartier latin furent « le premier territoire libéré, le coin des nègres¹⁹ ».

Après la guerre, Alioune Diop continua à jouer un rôle fédérateur en organisant des manifestations culturelles pour les étudiants et les intellectuels africains, malgaches, antillais et américains présents à Paris²⁰. Il louait régulièrement, vers l'Odéon, la salle des Sociétés savantes, 28, rue Serpente, pour des conférences, des ventes de livre ou préparer le 1^{er} Congrès international des artistes et écrivains noirs qui eut lieu à la Sorbonne du 19 au 22 septembre 1956²¹. *Présence africaine* créa aussi des passerelles entre tous les mouvements d'idées liées au « monde noir » et devint le porte-parole de militants, de poètes, d'écrivains, d'historiens, d'intellectuels qui ne trouvaient pas toujours leur place dans le champ éditorial français.

14. Hommage à Alioune Diop, fondateur de *Présence africaine*, Éditions des amis italiens de *Présence africaine*, 1977.

15. Lettre adressée à Michel Leiris en 1946. fr/cdf/las/FML-E 01-01-143, Archives Michel Leiris, Laboratoire d'anthropologie sociale.

16. Il sera également sénateur de la IV^e République française entre décembre 1946 et novembre 1948. Il milite à cette époque à la Section française de l'Internationale socialiste (SFIO) et figure en troisième position sur la liste présentée par ce parti au Sénégal lors des élections du 23 décembre 1946. Il est élu au Conseil de la République. Au terme de ce mandat, lors des élections suivantes, le 14 novembre 1948, il figure encore en troisième position sur la liste présentée par la SFIO au Sénégal mais il n'est pas réélu, son siège étant remporté par Mamadou Dia du BDS (Bloc démocratique sénégalais).

17. Archives Michel Leiris fr/cdf/Las/FML.C 02.01.025.

18. Pascale Casanova, *La République mondiale des lettres*, Paris, Seuil, 2008.

19. Témoignage réalisé pour l'exposition *Présence africaine : une tribune, un mouvement, un réseau* présentée au musée du Quai Branly du 9 novembre 2009 au 31 janvier 2010.

20. À partir de 1956, Alioune Diop utilisa la structure associative Société africaine de culture, dont il était le président, pour organiser des manifestations culturelles.

21. Voir encadré.

En 1977, l'hommage que l'écrivain haïtien René Depestre rend à Alioune Diop est très éclairant : « *Cher Alioune*, écrit René Depestre, *à l'heure du bilan, ce que j'apprécie le plus en toi, c'est l'homme de dialogue qui, quoique lié à l'idéologie conservatrice du grand poète Sédar Senghor, quoique acquis au messianisme à mon avis douteux de la négritude, a ouvert "Présence africaine" et tes éditions à d'éminents africanistes soviétiques; à des hommes aussi différents que Fanon, Suret-Canale, Cheikh Anta Diop et Leiris, Aimé Césaire et Bastide, Senghor, Jacques Roumain, J. S. Alexis et J. Rabemananjara, Damas, Guillen, Édouard Glissant et M. J. Herskovits, sans patauger pour autant dans un éclectisme sans rivages*²². »

Ainsi, à travers ses choix éditoriaux et en fédérant des auteurs d'horizons très divers, Alioune Diop constitua la bibliothèque d'une histoire politique, littéraire et scientifique plurielle des intellectuels d'Afrique et de la diaspora des années 1950-1960. La maison d'édition publie des poètes en édition bilingue : Derek Walcott, Leroi Jones, des ouvrages anglophones ou lusophones en traduction française : *Le Monde s'effondre* de Chinua Achebe (Nigeria), *Au bas de la Deuxième Avenue* d'Ezekiel Mphahlele (Afrique du Sud), *Camaxilo* de Castro Soromenho (Angola), mais aussi des anthologies littéraires : *Nouvelle somme de poésie du monde noir* (n° 57, 1966) par Léon-Gontran Damas.

L'engagement de *Présence africaine* se traduit aussi par la publication de textes d'histoire, de linguistique, de sociologie, d'économie, d'ethnologie. Il s'agissait de mieux connaître les réalités historiques, sociales et économiques de l'Afrique et des Noirs en général. Les éditions s'impliquent sur le terrain politique en accompagnant les acteurs des luttes anticoloniales (dans les colonies françaises, anglaises et portugaises), puis ceux des Indépendances. Elles créent des collections spéciales : « Le colonialisme » où Aimé Césaire réédite en 1955 son *Discours sur le colonialisme*, « Leaders politiques africains » dans laquelle Sékou Touré (Guinée), Léopold Sédar Senghor (Sénégal) ou Kwame Nkrumah (Ghana) expriment leurs différents projets pour une Afrique nouvelle.

La revue ouvre également ses colonnes à ceux qui avaient choisi la lutte armée : en 1962, Alioune Diop propose au poète angolais, Mário de Andrade, membre et fondateur du Mouvement populaire de libération de l'Angola, de coordonner un numéro spécial sur son pays : *L'Angola d'hier et d'aujourd'hui*. Sa compagne, la cinéaste guadeloupéenne Sarah

Maldoror, témoigne : « *Les Indépendances se sont faites aussi grâce à Présence africaine, et ça on le doit à Alioune Diop parce qu'il recevait tout le monde. [...]* Cela a été un ressort, un tremplin, Présence africaine est un socle, sur ce socle on a mis un tremplin et de là les gens ont sauté dans tous les pays du monde, voilà à quoi a servi Présence africaine²³. » *Présence africaine* s'engage aussi contre l'Apartheid, la situation des Antillais ou la condition des Noirs américains. En 1962, l'État censure un numéro coordonné par Édouard Glissant sur les Antilles et la Guyane, en 1963, le procès de Nelson Mandela est entièrement retranscrit dans la revue, en 1964, Alioune Diop invite le militant noir américain Malcom X à la Mutualité...

Enfin, en 1962, Alioune Diop donne une autre dimension aux activités fédératrices de *Présence africaine*. En ouvrant une librairie au pied de la Sorbonne, au 25 bis, rue des Écoles, il crée un lieu de ralliement permanent. L'écrivain guadeloupéen Daniel Maximin raconte : « *On arrivait alors dans ce qu'on appelait "La Sorbonne des Noirs" ou encore "la Sorbonne du Tiers-monde". [...]* Toute la génération des jeunes issus de la décolonisation se retrouvait dans cet endroit à côtoyer les pères de la décolonisation. [...] Il y avait cet endroit à propos duquel on disait : "On passe à Présence." *Présence* était en quelque sorte notre centre culturel. Il y avait des affiches, des papiers collés au mur qui annonçaient des pièces de théâtre, des conférences... La librairie était un véritable lieu d'informations culturelles mais aussi politiques. Quand par exemple il y avait un coup d'État en Afrique, on allait à Présence. Sinon, où serions-nous allés nous informer²⁴ ? » ■

22. *Hommage à Alioune Diop...*, op. cit., p. 61.

23. Témoignage réalisé pour l'exposition *Présence africaine : une tribune, un mouvement, un réseau* présentée au musée du Quai Branly du 9 novembre 2009 au 31 janvier 2010.

24. Entretien réalisé en 2009 pour le numéro 10 de la revue *Gradhiva*, « *Présence africaine*. Les conditions noires : une généalogie des discours ».